

Il ouvre les vannes

Jamel Debbouze, 28 ans, acteur. Refuse les rôles de comique beur et de bouffon communautaire, et s'aventure sur un terrain plus politique.

Un pli provisoire plus qu'un parti pris définitif. Jamel Debbouze fronce les sourcils. Il s'irrite plus facilement. C'est manifeste. Il n'a pas renoncé à ses vannes « perforatives » gratuites. Son génie de l'improvisation et sa puissance poético-sémantique subsistent. Mais son humeur, donc son humour, a basculé. Imperceptiblement. Comme un étrange contrepoint à son irrésistible ascension, du chroniqueur hystérique de Radio Nova et Canal + à l'infirmier de H et à l'architecte d'Astérix. Certes, il surjoue l'angoissant retour sur scène après trois ans d'absence. Mais cette volonté de reconquête d'une street credibility n'explique pas seulement sa fébrilité. Il y a visiblement autre chose. Son intranquillité foncière d'insomniaque speedé semble se muer en intranquillité tout court. Sa volonté d'ouvrir les vannes à la politique et à la gravité l'atteste. Ses gimmicks célèbres, « bonjour mesdames et mesdames » ou « shnowmigeness » pour show business, disparaissent au profit de formules socio-coluchiennes : « Quand on n'a aucune chance, il faut la saisir ». Ou « l'ascenseur social est resté bloqué au sous-sol et ça pue la pisse ».

Qu'est-ce qui a changé ? Jamel, sûrement. Il a quitté Trappes (93). Sans mauvaise conscience apparente ni sensation d'infidélité. Sa famille y vit encore, dans un pavillon payé par lui. Il y retourne souvent. Depuis sept mois, il habite rue du Four, Paris VIe. Loft poutres apparentes. Home cinema et Playstation pour tout le monde. Quinze amis d'enfance à demeure. Lescure qui passe de temps en temps. Et, chaque jour, « plein de nouveaux cousins » (rictus amusé). « Toute ma vie, j'ai voulu vivre comme ça, dit-il, dans un loft où on peut mettre plein de gens. Les clés de chez moi, je ne sais pas où elles sont. Je suis à une minute à pied du Flore. C'est vrai que Saint-Germain, c'est un quartier de jeunes ... surtout dans les années 30 ! Mais je kiffe cet endroit ».

Jamel a peut-être changé, mais sûrement moins que l'atmosphère qu'il chronique. Un « petit truc ambient » post-11 septembre qui l'énerve singulièrement. « Les Arabes n'ont pas la cote en ce moment, répète-t-il pendant l'entretien au " Ste-co " (l'hôtel Costes), c'est le moins qu'on puisse dire. On en fait des tonnes sur nous. Dans un reportage sur deux, on roule le r sur le mot arrabe. Ce n'est pas justifié. On confond musulman, intégriste et islam. C'est de la propagande. Du bourrage de crâne ». Etrange et anormal, par exemple, qu'on mentionne sans arrêt son statut d'acteur français le mieux payé (2,12 millions d'euros en 2002, 1,5 million d'euros par film). « Pourquoi ne demande-t-on pas la même chose à Vincent Cassel ? » Il est sincèrement fier « de faire de l'oseille ». Il en fait largement profiter, il ne se gêne pas pour le montrer. N'était cette étrange impression qu'il n'est pas « tout à fait normal en France qu'un rebeu, ou un Camerounais, d'ailleurs, fasse autant de pognon ». Il vient de lancer une ligne de Reebok siglées Jamel Debbouze. Les bénéfices sont reversés à l'Heure joyeuse, une association caritative marocaine. Il vante ses amitiés récentes. De Jean-Pierre

Bacri, quasi-père professionnel qui lui a fait découvrir le Misanthrope, à Mohammed VI, le roi du Maroc, un type « très drôle, même si, d'accord, ça se voit pas tout de suite ». Le name-dropping s'arrête là.

La vibrionnante mascotte qui proposait à Adriana Karembeu de lui « manger la culotte » n'hésite donc plus à l'ouvrir. Porte-tchatche implicite et exemplaire des lascars, il se gardait jusque-là d'éditorialiser. Mais, devenu la « perle sociologique dotée d'un immense pouvoir entre les mains » qu'avait décelée en lui Jacques Massadian, son ancien agent et découvreur, il hausse le ton sur un mode explicit lyrics qu'on ne lui connaissait pas. Il dit appartenir à la « génération des pas d'accord ». Par opposition à celle de ses parents, aujourd'hui retraités, qui « courbaient l'échine » : agent d'entretien à la Comatec pour 3 800 francs et femme de ménage chez Bouygues. Désormais, il refuse violemment le rôle de bouffon communautaire comme celui de beur comique patrimonial à la Smaïn.

Son fatum de mégastar forcément dorlotée par le tout-politique le rattrape pourtant. Sarkozy rêve de l'inviter à dîner. L'entourage de Chevènement l'a approché avant la présidentielle. Il apprécie Jean-Louis Borloo, le ministre de la Ville (« un mec bien »). Même Jean-Marie Le Pen l'apprécie. L'improbable rencontre avec le leader populiste s'est déroulée en 2001 à Orly. Dans la cohue, Jamel aperçoit un membre de son entourage. C'est Samuel Maréchal, le gendre, qui s'approche. « Il m'a dit : " M. Le Pen aime beaucoup ce que vous faites ! " Je lui ai répondu : " Eh bien, dites-lui que je déteste ce qu'il fait ! " » Les clins d'oeil politiques intéressés l'agacent. Et l'attirent. Il voudrait être influent. Défendre « les mecs des quartiers ». Son complice et auteur Kader Aoun, de Bobigny, diplômé de Sciences-Po et plume de Canal +, pousse dans ce sens. Celui-ci théorise ce que celui-là improvise lors d'infinales joutes nocturnes et téléphoniques. Aoun : « Quand tu côtoies les keufs depuis l'âge de 8 ans, que tu pointes quatre fois plus au chômage ou que tu croises la condescendance intéressée de SOS Racisme, tu ne peux être que naturellement politique ». Debbouze : « Le problème principal des mecs des quartiers, c'est d'abord ... le quartier. Arrêtons de les traiter comme des merdes, ils arrêteront de se comporter comme des merdes ! »

La tentation éditorialisante de Jamel est évidemment risquée. Pas seulement artistiquement. Lorsqu'il lance « T'es le meilleur ! » à Dieudonné après un sketch douteux sur Israël chez Fogiel, il ne mesure pas tout de suite l'enjeu. Il rectifie plus tard. « Son sketch était nul et déplacé. On a besoin de tout, sauf de jeter de l'huile sur le feu ». D'un côté, Jamel se radicalise absolument. De l'autre, il poursuit son processus de notabilisation show-biz. D'un côté, il s'affirme politiquement. De l'autre, il vise « Bourvil dans le Cercle rouge ou Coluche dans Tchao Pantin » (Massadian). La synthèse impossible « vénère » - vénéré se trouve peut-être dans l'expression stand up. Stand up comme rester debout, vigilant. Stand up comedy, du nom des prêches-marathons d'Eddie Murphy. Stand up for your rights, aussi.

La mutation trouve en partie sa source le 21 avril 2002 : « J'ai vu ma mère pleurer devant la télé en pliant ses chemises. Elle murmurait " c'est fini, c'est fini ", comme si on devait immédiatement rentrer au pays ! » Le 1er janvier 2000 également, lorsqu'il se fait plaquer au sol brutalement par des policiers à la sortie d'un concert à Bercy. Heureusement, Jamel est trop malin pour faire de ce désir politique innervant un fonds de commerce dégoulinant à la Bedos. Mais le risque plane. Donner des gages de civilité moralisante pour espérer contrer le

« climat antiarabe ». Quand des lascars perturbent son spectacle, il charrie jaune : « C'est toujours pareil, trois mecs qui foutent le bordel et ça rejaillit sur toute la communauté ! » Dans le précédent, moins grave, plus drôle : « Sous prétexte que je suis rebeu, y en a toujours un qui veut garer sa 405 sur scène ! » Entre-temps, quelque chose s'est durci.

Libération - Décembre 2003